

dessus, des vêtements blancs, le turban en cachemire, correctement enroulé. M. Gubbay, un de ses neveux et moi étions seuls en frac. Tous ne parlaient que l'arabe ou l'anglais, M. Gubbay seul parlait aussi le français.

J'ai fait là un excellent dîner. On a servi des mets qu'on ne trouve que dans les riches maisons de la race d'Israël des pays orientaux, où les traditions, les coutumes et la foi se sont maintenues avec le plus grand respect.

Après le dîner mon hôte m'a conduit à la soirée de mariage d'un très riche Hindou. Le "tout-Bombay" y était. Depuis le bas de l'escalier jusqu'à l'entrée d'une grande galerie, une foule de personnages vêtus de blanc, aux turbans les plus variés, ornés du collier en fleurs jaunes, faisaient la haie.

Le maître de la maison, le père du marié, était à leur tête, et, tout comme dans les salons de Londres ou de Paris, saluait aimablement ses invités et les conduisait aux fauteuils. Parmi les nombreux assistants, beaucoup d'Anglais avec leurs femmes. On nous a donné des bouquets aspergés avec de l'eau de rose, et passé au cou la guirlande de fleurs jaunes.

J'ai assisté à la danse des *nautch girls*, piétinant sur place et chantant la même note avec une désespérante monotonie. C'est là sans doute ce que bien des voyageurs appellent la danse des bayadères. J'ai tout lieu de croire que, dans cette réunion, où il y avait la plus riche et la meilleure société d'étrangers et d'indigènes de cette grande ville, on a dû faire venir les premières danseuses du pays, ce qu'il y avait de mieux "dans le genre." Et je n'ai pas reconnu les bayadères classiquement décrites par mes illustres devanciers dans le pays de Golconde.

Les danseuses étaient au nombre de huit habillées de longues robes en soie brodées d'or et couvertes de pierreries. On voyait à peine leurs pieds. Leur coiffure, leur cou et leurs bras étaient ornés de bijoux et de perles. Elles chantaient, accompagnées de trois turbans qui pinçaient des instruments à corde. Le chant était monotone, il s'élevait par moments à la note aiguë, aigre, stridente comme le cri d'un enfant qu'on corrige. Parfois c'était une plainte timide, une espèce de miaulement. Elles marchaient toutes en demi-cercle, elles ne dansaient pas, mais faisaient quelques pas en avant, quelques pas en arrière, s'arrêtaient un instant, puis

continuaient, et c'est ainsi, paraît-il, jusqu'au jour.

Mon aimable interlocuteur m'a arraché à ce délire vers minuit. Il en avait assez, et moi aussi.

Je suis désolé d'être si prosaïque au début de mon voyage au pays des rêveries, mais je ne puis tomber en extase devant un spectacle qui ne me touche pas, ni inventer des spectacles brillants pour rendre intéressant mon récit.

C'est maintenant la saison des mariages ; on en rencontre à chaque pas. Aux Indes comme chez nous, ceux qui ne possèdent pas de grande installation font la noce dans les établissements créés pour les réunions joyeuses, mais riches et pauvres déploient toute la luxure qu'ils peuvent pour ces cérémonies.

Les mariés de la moyenne classe partent de chez eux en voiture ou bien dans une affreuse caisse noire, longue, portée par six hommes qui se relayent fréquemment. La voiture ou le coffre sont précédés par une musique de saltimbanque et suivis par les parents ou les invités. Les femmes sont habillées d'étoffes de couleurs vives, et couvertes de bijoux en argent. Elles en ont aux narines, aux oreilles, aux bras, aux jambes, aux doigts de pieds. C'est une véritable orgie de grelots. Les pauvres Hindous, même les coulis, placent leur fortune en brinborions de toutes les grandeurs.

* **

Dans la présidence de Bombay, il y a environ dix mille juifs. Comment sont-ils venus aux Indes ? Il est fort difficile de le dire d'une façon précise ; mais ce que l'on sait c'est qu'un certain David Rahabi a trouvé aux Indes, il y a 900 ans, des peuples qui pratiquaient une partie des coutumes juives.

D'après certaines versions, les ancêtres des juifs de Bombay seraient originaires des bords de la mer Rouge, où ils étaient établis depuis 2000 ans. Quelle raison leur a fait franchir ces grands espaces à une époque où la navigation était si difficile ? La cruauté et la sauvagerie des indigènes de ces contrées l'expliquent peut-être. Mais ces origines, plus ou moins probables, se perdent dans l'obscurité des légendes et des traditions.

Ce qui est certain, c'est qu'à ces colonies anciennes sont venues se joindre, bien plus tard, des immigrations de l'Asie Mineure, qui était dans la vallée de l'Euphrate, depuis la captivité de Babylone.

Dans ce siècle même, un grand nombre sont arrivés de Bagdad, à la

suite de persécution des califes. C'est parmi eux que se trouvaient les grands parents des Sissoon, des Gubbay, des Moses, des David, etc.

J'ai eu ces renseignements d'un israélite fort intelligent qui a fondé une école pour les enfants pauvres, dans le dessein, m'a-t-il dit, de "ressaisir des âmes au culte d'Israël." Ces mots demandent une explication :

La plupart des juifs immigrés étaient pauvres ; chassés de partout, ils trouvaient ici une protection des anciens rajahs, comme ils l'ont trouvée plus tard de la part des Anglais. Mais les pauvres diables, dans un pays de "pauvres diables" qui vivent de l'"air du temps," ne trouvaient pas aisément à percer, à se distinguer de la masse, quelles que fussent l'intelligence et les aptitudes nombreuses de cette race qui travaille sans cesse.

Donc anciens et nouveaux venus se sont mêlés avec les Hindous, ont contracté des unions avec eux, et de ces mariages sont issus des types très curieux, qu'on a de la peine à reconnaître comme descendants d'Abraham.

A suivre.



La consommation du thé : Le "Board of Trade" vient de publier un intéressant travail sur la consommation des boissons hygiénique dans le monde entier.

Il résulte des documents contenus dans cette publication, que la consommation du thé par tête d'habitant en Angleterre est près de six livres anglaises. Il y a soixante ans les Anglais se contentaient de cinq livres de thé chacun.

* **

La Compagnie de lumière incandescente au pétrole, du professeur Emerson a été incorporée à Ottawa avec un capital de \$800,000.

* **

L'or du Rhin : Le *Journal d'Alsace* dit que peu de personnes se font une idée des richesses qu'on pourrait trouver dans le Rhin. Il y a cinquante ans, M. Daubrée, ingénieur des mines et professeur à l'académie de Strasbourg, fit des recherches sur les sables d'or charriés par le Rhin. Il estima en outre, que la somme